



WE ARE THE ROBOTS
Le dancefloor du Blitz, 1980. Les habitués reconnaîtront Princess Julia et les Space Cadets.

Une expo du photographe anglais Homer Sykes replonge dans l'Angleterre des Nouveaux Romantiques et des Blitz Kids. Retour sur cette bande ultralookée et délirante qui révolutionna Londres, la mode et la musique de 1978 à 1983.

Par **Philippe AZOURY** Photos **Homer SYKES**

Il n'y a pas pire année que 1978 pour être jeune. La déferlante punk vient de s'autodissoudre: no future. Quelle esthétique inventer après ça? Il flotte à Londres une atmosphère de table rase. Dans Soho, Steve Strange et Rusty Egan cherchent à se sortir de ce punk auquel ils ont participé mais dont les cendres encore chaudes demandent de ne surtout plus être touillées. Pour lui préférer quelque chose de plus européen, qui repartirait de Bowie, exilé à Berlin, rêvant de théâtre kabuki et de distanciation. Strange et Egan viennent aussi de découvrir les Allemands robotiques de Kraftwerk. Dans le Londres des skas, des skinheads, des teds, ils font tache. Ils se sentent à part du milieu gay qui fantasme sur New York et la disco. Ce qu'ils cherchent ne s'appelle pas encore la new wave, la synth wave ou les Nouveaux Romantiques. Pour recommencer l'histoire à zéro, ils frappent à la porte du 69, Dean Street. Il y a là un bar, le Billy's, au sous-sol d'un bordel, le Golden Girl. La boîte vivote. Strange propose d'occuper les mardis soir. C'est là, au fond d'une rue peuplée de macs et de dominatrices, que commencent les soirées Club for Heroes. Etre un héros quand on a 18 ans, c'est s'habiller comme si on était célèbre. Ou s'inventer une allure dingue à en devenir célèbre. Nous sommes en octobre 1978: Steve Strange vient d'inventer les années 80.

PHOTOS: HOMER SYKES/LES DOUCHES LA GALERIE

01

LE BLITZ DES JEUNES GENS MODERNES



1



2



5



3



4

► En trois mois, les mardis du Billy's magnétisent tout ce que Londres compte de créatures transgenres et d'étudiants du Central Saint Martins College of Art qui rêvent de porter en club les vêtements qu'ils ont dessinés la veille. On court à The Foundry ou chez PX dénicher les fringues abordables mais réputées importables de nouveaux créateurs: Sue Clowes, Modern Classics, Street Theatre. On se maquille en s'inspirant de Serge Lutens. On danse comme des robots. Aux platines du Billy's, Rusty Egan joue tout ce qui est synthétique: les premiers Ultravox, Human League, et le *Warm Leatherette* de The Normal, mélangés à des vieux Roxy Music. A la porte, Steve Strange, intraitable, d'un snobisme irréel, ne fait entrer que ceux qui inventent, ouvrant la boîte de Pandore d'une concurrence folle. En trois mois, c'est une surenchère de jodhpurs, de taffetas, d'impers allemands et de costumes militaires épaulés. Certains revendiquent l'élégance soumise des liftiers des grands hôtels. On remixe les années Churchill de façon iconoclaste. Filles et garçons portent des «pillbox hats», ces petits chapeaux qu'affectionnent les vieilles dames anglaises. Les veuves surtout, et Steve Strange qui accueille tout ce beau monde maquillé en geisha, rajoute une volière, pour faire plus «camp». Rien ne l'arrête. «*Les gens du Billy's se vivaient comme une lignée royale*», dira-t-il.

PHOTOS: HOMER SYKES/LES DOUCHES LA GALERIE

La plupart étaient, dans la grande tradition des élégances anglaises, des fils d'ouvriers. L'un d'eux sait se faire remarquer: il se surnomme Boy George, vit dans un squat à Warren Street et aime sortir en kimono.

LE DÉDAIN ET LA CANDEUR

En janvier 1979, Steve Strange déménage toute cette faune narcissique sur Great Queen Street, près de Covent Garden. Il y a trouvé un wine bar justement rempli de posters évoquant la Seconde Guerre mondiale: le Blitz. Les mardis recommencent là-bas, et la presse anglaise, dépassée, colle avec trois mois de retard une étiquette à cette nouvelle tribu: les Blitz Kids. En mai 1980, dans son numéro 1, *The Face* accompagne le mouvement avec un papier ironiquement titré: «Tu ne vas pas sortir habillé comme ça?» Le monde des parents est exclu du Blitz. Steve Strange le prouvera avec fracas en refusant l'entrée du club à Mick Jagger, jugé trop saoul et démodé. Seul Bowie est accueilli comme s'il était la reine mère en personne. C'est ce cénacle superficiel qu'a photographié Homer Sykes, et que l'on pourra voir à la galerie Les Douches à partir du 5 septembre. Comme Martin Parr, Sykes est un photographe qui a l'Angleterre pour obsession. Ses rituels, ses coutumes. Ce qu'il voit dans les Blitz Kids ce n'est pas un zoo élégant ou une fête déguisée, mais la dernière expression de l'Angleterre, insulaire, ►

1. Wendy Tiger Pearson, étudiante en stylisme et danseuse.
2. Kim Bower et Princess Julia en pleine étreinte.
3. Boy George et son ami Wilf Rogers.
4. Churchill, résident permanent du Blitz.
5. Romantiques, et nouveaux: amoureux solitaires.



Au Blitz,
en 1980.

► arrogante et pourtant touchée une fois encore par la grâce. Ce que Sykes a photographié au Blitz, c'est la rencontre du dédain et de la candeur. Au-delà de la pose, on peut entendre un idéal romantique. Une mode éphémère sortira du Blitz: les Nouveaux Romantiques. Des groupes comme Visage (emmené par Steve Strange), Duran Duran, Blancmange, Yazoo, Adam Ant (qui tente de lancer une sous-mode rivale, Les Pirates), Spandau Ballet. Boy George, devient enfin une star planétaire en 1982 avec Culture Club. Lui qui, en 1979, faisait le vestiaire du Blitz (volant un billet dans chaque poche, pour survivre) impose en haut des hit-parades son idée de l'insaisissable: ni garçon ni fille, empruntant à la culture jamaïcaine ou juive, il est le minoritaire absolu, l'addition de tout ce qui est à la marge, rejeté. Plus inspirant que ces club kids pour les gens qui ont 20 ans à Paris en septembre 2015, non, vraiment, on ne voit pas. •

LA BANDE-SON DU NOUVEAU ROMANTIQUE

VISAGE *Fade to Grey* (1980). Steve Strange est l'auteur de ce hit à la beauté glacée. Dans le clip, une des plus célèbres Blitz Kids, Princess Julia, articule dans un français maladroît un mot d'ordre inouï: «*Devenir gris.*»

DURAN DURAN *Planet Earth* (1981) Il n'a pas si mal vieilli, ce premier tube du garçon coiffeur Simon Le Bon. Mieux que Blancmange, Adam Ant, ABC ou Heaven 17, sur lesquels se déhanchaient les Blitz dans un nuage de laque.

YAZOO *Situation* (1982). *Don't Go* a marqué 1982, OK. Mais à *Grazia*, on lui préfère *Situation*, d'une beauté immaculée.

SPANDAU BALLETT *Chant No. 1 (I Don't Need This Pressure On)* (1981). Fer de lance du mouvement New Romantics, groupe de gauche habillé comme des décideurs, Spandau aura brouillé les pistes.

CULTURE CLUB *Do You Really Want to Hurt Me?* (1982). Il n'y a plus d'arrogance dans le groupe de Boy George. Juste l'envie de tous les mélanges possibles.

«My Britain 1970-1980» d'Homer Sykes, du 5 septembre au 31 octobre, Les Douches La Galerie, Paris 10^e.